

La scène 2 de l'acte II réunit Orgon, sa fille Mariane et Dorine, la suivante de cette dernière. Elle s'inscrit dans la continuité directe de la première scène de l'acte, où Orgon annonce à Mariane qu'il souhaite la marier à Tartuffe, et non, comme il s'y était engagé, à Valère, dont la jeune fille est amoureuse. Le spectateur apprend en même temps que Mariane les intentions d'Orgon, ce qui crée un effet de surprise, même si ce revirement a été préparé à l'acte précédent par la réticence d'Orgon qui refusait de répondre aux questions concernant le parti qu'il entendait donner à sa fille.

Comme l'ensemble de l'acte II, tout ce passage relève d'un fil de l'intrigue qui était vraisemblablement absent dans la première version de la pièce, en trois actes, représentée en 1664. En réécrivant sa pièce, Molière y a greffé une intrigue amoureuse qui repose sur le même principe que nombre de ses comédies (entêté dans une lubie quelconque, un père refuse de marier un de ses enfants à la personne que celui-ci aime pour lui en faire épouser une autre, qui flatte sa manie) : Tartuffe présente dès lors une menace supplémentaire pour la famille d'Orgon.

Au seuil de la scène 2, l'essentiel a été dit, mais l'irruption de Dorine perturbe le projet d'Orgon : celui-ci ne peut plus exposer librement son dessein et trouve en Dorine un interlocuteur bien plus pugnace que sa fille, qui est visiblement terrifiée par la perspective de cette union, mais que la docilité et la soumission empêche de contredire directement son père.

Tout en évoquant un sujet sérieux, la scène possède une tonalité franchement comique, qui découle en grande partie d'un jeu récurrent sur la situation d'énonciation. Mariane reste muette durant toute la scène, mais constitue pourtant le centre de gravité du dialogue : d'une part son avenir est le sujet du débat qui oppose Orgon et Dorine, qui parlent d'elle à la troisième personne ; d'autre part, elle est régulièrement prise à partie par l'un ou l'autre – surtout par Orgon, qui tente de la convaincre.

Deux scènes se superposent en quelque sorte : un scène entre Orgon et Mariane, qui poursuit la scène précédente (on pourrait réunir en une seule tirade cohérente toutes les répliques qu'il adresse à sa fille), et un débat animé entre Orgon et Dorine. Elles entretiennent un rapport complexe : d'une part, Dorine empêche Orgon de parler à loisir et le détourne de son projet initial ; d'autre part, Orgon se voit contraint de s'adresser aussi bien à Mariane qu'à Dorine. On pourra donc se demander en quoi cette articulation brouillée produit un effet comique tout en illustrant les enjeux idéologiques de la pièce.

Trois temps se dégagent dans l'évolution du dialogue, distincts par la longueur des répliques, leur destinataire, leur fonction discursive et les thématiques abordées. Un premier (jusqu'au vers 477) est placé sous le signe de la raillerie ; un deuxième aborde des questions de fond et repose sur une argumentation suivie ; un troisième, enfin, à partir du vers 541, est tout entier centré sur le refus d'Orgon de laisser Dorine prendre la parole.

Le début de la scène est constitué d'une suite de répliques relativement brèves. La confrontation entre Orgon et Dorine ne prend pas encore la forme d'un échange d'arguments : celle-ci feint simplement, de manière répétée, de ne pas prendre Orgon au sérieux. Il ne s'agit donc pas de démontrer rationnellement l'incongruité du mariage entre Mariane et Tartuffe, mais de la montrer directement en tenant pour acquis et en présupposant son impossibilité.

Dorine feint également, à son entrée en scène, d'avoir appris d'un tiers la nouvelle du mariage entre Mariane et Tartuffe : « de ce mariage on m'a dit la nouvelle » (v. 461). Tout laisse pourtant à penser qu'elle a surpris la fin de la scène précédente, et cette interprétation rend la transition entre les deux scènes beaucoup plus intéressante et comique. Le spectateur rit du contraste entre la déclaration solennelle d'Orgon (v. 453-454 : « je prétends, ma fille, / Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille ») et le fait que Dorine impute cette même déclaration à un « on » anonyme. Il rit également de la surprise d'Orgon, qui découvre avec un temps de retard la présence de Dorine, surprise accentuée par l'inachèvement de sa phrase au beau milieu du vers (v. 456 : « Et comme sur vos vœux je... Que faites-vous donc là ? »). Ce jeu est par ailleurs à mettre en relation avec le début de la scène précédente, où Orgon craignait, justement, d'être écouté (v. 430 : « ce petit endroit est

propre pour surprendre ») : le fait qu'Orgon inspecte les abords du plateau prépare l'acte III, où Damis épiera la rencontre entre Elmire et Tartuffe, mais renforce aussi l'effet comique créé par l'intrusion de Dorine.

Chacune des répliques de Dorine est, par la suite, une variation autour d'une même idée : « pure bagatelle » (v. 462), « je ne vous en crois point » (v. 464), « une plaisante histoire » (v. 465), « chansons » (v. 468), « il raille » (v. 470), « on ne vous croira point » (v. 471). À la posture de Dorine s'oppose celle, exactement inverse, d'Orgon, qui insiste, de manière toute aussi répétitive, sur le sérieux de son propos, sans le développer plus. Le comique de cet échange provient donc à la fois de la répétition du même schéma au cours de six échanges successifs (on rit de la stagnation du dialogue et de l'entêtement des deux personnages), et d'un contraste entre un personnage profondément sérieux et un autre qui, justement, refuse de prendre le premier au sérieux (on rit d'Orgon, dont les propos, loin d'être approuvés, sont tournés en dérision sans être considérés comme crédibles).

Les premières répliques sont liées entre elles par la reprise de termes communs, qui garantissent la cohésion du dialogue tout en accentuant l'opposition entre les personnages : « incroyable » (v. 463), « je ne vous en crois point » (v. 464) et « de vous le faire croire » (v. 465), puis « vous nous contez » (v. 466) et « je conte » (v. 467). Tout en suivant le même principe de répétition, les répliques suivantes introduisent une variation intéressante : Orgon s'adresse à Mariane, comme pour réaffirmer sa position d'autorité et reprendre le fil interrompu de la scène précédente ; Dorine adopte immédiatement le même jeu, qui permet d'intégrer la jeune fille dans la dynamique de l'échange sans pour autant la faire intervenir. La suite de la scène reposera également sur une alternance de moments où Orgon et Dorine s'affrontent directement, et de moments où ils le font de manière indirecte, en prenant à parti la jeune fille, dont le désarroi et le silence renforcent la tension dramatique.

Il est temps de changer de rythme et de jeu : c'est ce changement qu'opère la réplique d'Orgon « À la fin mon courroux » (v. 471). L'impatience du personnage devient explicite, et Dorine change aussitôt de posture. Elle prend l'exact contre-pied de son affirmation précédente (v. 471 : « On ne vous croira point » ; v. 472 : « on vous croit donc »), soulignant avec malice que son interlocuteur n'a rien à gagner à ce qu'on le prenne au sérieux (v. 472 : « c'est tant pis pour vous »). Le dialogue ne prend pas pour autant la forme d'un débat d'idées : la réplique de Dorine est en effet interrompue par Orgon, qui ne réagit pas sur le contenu même du discours (il ne cherche pas à réfuter l'accusation de « folie »), mais se place à un niveau métadiscursif en rappelant Dorine à l'infériorité de sa position et en s'insurgeant contre les libertés qu'elle prend avec lui, exactement comme le faisait Madame Pernelle dans la scène d'ouverture, qui décrivait Dorine comme « une fille suivante / Un peu trop forte en gueule et fort impertinente » (v. 13-14).

La réplique suivante réoriente le dialogue de manière beaucoup plus significative. Dorine reprend le fil interrompu de son propos et aborde enfin les raisons objectives qui s'opposent au mariage entre Mariane et Tartuffe. C'est ce sujet qui va faire l'objet des 60 vers suivants, marqués par des répliques beaucoup plus longues et développées que les précédentes.

Dorine formule quatre critiques, deux par réplique. La première porte sur la « bigoterie » de Tartuffe. Celle-ci est implicitement moquée par l'emploi de l'adjectif péjoratif « bigot » (v. 480), ainsi que par la tonalité ironique de la phrase « Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense » (v. 481), mais c'est avant tout l'inconvenance d'une telle union qui est soulignée : indépendamment du jugement que l'on peut porter sur la dévotion, celle-ci n'a rien à faire dans l'univers galant et amoureux.

Dorine passe ensuite rapidement au point suivant, qui permet de faire réagir Orgon, cette rapidité étant soulignée par la conjonction « Et puis » (v. 482) et par le fait que l'on passe de l'un à l'autre au sein d'un même distique (v. 481-482, avec la rime « pense/alliance »). Cette fois, ce sont les origines sociales de Tartuffe qui sont en cause. Dorine employait déjà le terme de « gueux » pour désigner Tartuffe lors de la scène d'ouverture (v. 63). Non seulement l'union entre Tartuffe et Mariane va à l'encontre des désirs de la jeune fille, mais elle constitue en outre une mésalliance. Cet argument permet,

par la réponse qu'y apporte Orgon, de préciser le portrait du dévot et de compléter le récit de sa rencontre avec son protecteur qui a été fait à l'acte I. Il met également en lumière l'aveuglement d'Orgon : celui-ci ne répond pas à l'argument de Dorine (une telle alliance serait inconvenante) mais à son présupposé (Tartuffe est un gueux). Il est fermement convaincu que Tartuffe est bien un « gentilhomme » (v. 494) qui a été, comme il le prétend, ruiné pour de nobles raisons : « Sa misère est sans doute une honnête misère » (v. 486). « sans doute » n'exprime pas ici une hypothèse, mais signifie au XVII^e siècle « sans aucun doute » et renforce donc le propos. Cette conviction illustre parfaitement le rapport biaisé qu'Orgon entretient tout au long de la pièce avec les apparences : il a tort quand il s'y fie (Tartuffe a l'apparence d'un dévot, mais est en réalité un hypocrite) aussi bien que quand il s'en défie (la misère de Tartuffe ne masque pas une noblesse cachée)

En décrivant Tartuffe comme un gentilhomme ruiné, Orgon offre à Dorine l'occasion de poursuivre le débat et d'introduire un troisième argument, l'accusation d'hypocrisie. La manière même dont Tartuffe se présente est suspecte, car un vrai dévot ne témoignerait pas autant de « vanité » (v. 495) d'« ambition » (v. 500) et d'« orgueil » (v. 501).

Molière ne s'attarde pas sur ce point, qui fait écho au portrait de Tartuffe qui a déjà été dressé à l'acte I. Une nouvelle fois, Dorine passe dans le cours de sa réplique à nouvel argument, plus spécifique aux enjeux matrimoniaux qui sont au cœur de la scène : c'est la « personne » même de Tartuffe qui est en jeu (v. 502). Sans le dire explicitement, tout son propos sous-entend qu'il n'a aucun attrait et qu'il a tout pour rebuter Mariane (v. 504 : « un homme comme que lui » ; v. 514 : « un certain modèle »). Le fait que le penchant personnel de la jeune fille soit contrarié suscite la compassion du spectateur, mais il ne suffirait pas à lui seul à détourner Orgon de son dessein. Pour tenter de convaincre ce dernier, Dorine doit se placer à un autre niveau, plus pragmatique, et qui répond à l'« intérêt » (v. 543) du père : l'adultère est la conséquence obligée d'un mariage forcé, et la faute en retombe donc sur les parents qui vont à l'encontre des sentiments de leurs enfants. Le thème comique du cocuage est très longuement développé, en des termes variés, plus ou moins explicites, plus ou moins imagés, plus ou moins familiers (v. 507 : « Sachez que d'une fille on risque la vertu » ; v. 511 : « ceux dont partout on montre au doigt le front » ; v. 513 : « Il est bien difficile enfin d'être fidèle » ; v. 516 : « des fautes qu'elle fait » ; v. 537 : « elle n'en fera qu'un sot » ; v. 539 : « son ascendant, Monsieur, l'emportera / Sur toute la vertu que votre fille aura »). Par ailleurs, Dorine adopte à dessein, et avec ironie, le vocabulaire religieux propre à Orgon : elle ne manque pas d'en appeler au « Ciel » (v. 516) pour persuader celui-ci des conséquences terribles que pourrait avoir son projet.

Durant tout cet échange, Dorine s'adresse exclusivement à Orgon, qu'il s'agit de convaincre. Celui-ci, en revanche, s'adresse majoritairement à Mariane, tentant de contrecarrer l'influence de Dorine sur sa fille. Quand il s'adresse explicitement à Dorine, c'est pour la faire taire (v. 484 : « Taisez-vous » ; v. 528 : « Je ne demande pas votre avis là-dessus » ; v. 541 : « Cessez de m'interrompre »). Mais le texte offre de nombreuses possibilités de jeu. La mise en scène d'Antoine Vitez comme celle de Jacques Charon accentuent par exemple l'emprise qu'Orgon cherche à conserver sur sa fille : chez l'un, il chantonne à l'oreille de Mariane pour éviter qu'elle n'entende Dorine évoquer l'adultère ; chez l'autre, il lui bouche les oreilles. Quant aux répliques de Dorine, elles peuvent aussi bien être prononcées en direction ou du moins à l'attention de Mariane, ce qui contribue à faire de ce personnage le pivot de la scène.

À partir du vers 541, la dynamique du dialogue connaît un nouveau changement. L'argumentation cesse d'être suivie, les répliques redeviennent brèves et sont désormais presque exclusivement consacrées à une lutte métadiscursive entre Dorine, qui ne cesse d'interrompre Orgon, et Orgon, qui ne parvient quasiment plus à s'adresser à sa fille et qui est entièrement occupé à tenter de faire taire Dorine. Le verbe est répété dans trois répliques successives : « Vous ne vous taisez point ? » (v. 549) ; « Te tairas-tu » (v. 550) ; « je veux que tu te taises » (v. 554).

Après un premier temps où Mariane est laissée de côté, deux *lazzi* se succèdent, et la gestuelle l'emporte sur le contenu du discours : la scène s'achève dans une dimension

franchement comique. Tout d'abord, chaque réplique qu'Orgon adresse à Mariane est interrompue par un prétendu aparté de Dorine, qui fait se retourner Orgon. « J'enrage / De ne pouvoir parler » (v. 558-559) souligne à merveille le comique de cette situation par la contradiction entre le dit (le contenu de la réplique) et le dire (le fait même que celle-ci soit prononcée). Ce jeu, accompagné de didascalies, est répété trois fois (v. 557-566).

Ensuite, Orgon s'adresse de nouveau directement à Dorine pour tenter de lui imposer silence. Cette situation donne lieu à un renversement dans l'objectif principal d'Orgon : il ne s'agit plus de parler à sa fille, mais de châtier l'impertinence de Dorine en lui donnant un soufflet à la première occasion. La réplique « Ma fille, vous devez approuver mon dessein... Croire que le mari... que j'ai sur vous élire... » (v. 572-573) est prononcée, paradoxalement, à dessein de fournir un prétexte à la réprimande. Les trois points de suspension suggèrent que le jeu de scène décrit par la didascalie (« Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler ») se répète lui aussi trois fois. Les attentes d'Orgon sont donc en permanence déçues : voulant parler à Mariane, il est interrompu ; voulant être interrompu pour souffleter Dorine, il ne l'est pas ; enfin, quand il adresse une dernière réplique à Mariane (v. 577-578) et que Dorine reprend la parole, celle-ci esquive « en s'enfuyant » le coup qu'il lui porte (« Il lui veut donner un soufflet et la manque »).

Sa sortie de scène est un prétexte pour laisser le champ libre au retour de Dorine et à la scène suivante. Mais elle achève également de rendre le personnage ridicule, à la fois en insistant sur le fait qu'il a perdu tous ses moyens (v. 582 : « hors d'état » ; v. 583 : « l'esprit en feu » ; v. 584 : « je vais prendre l'air ») et en lui faisant, comme il en a l'habitude, convoquer hors de propos un vocabulaire religieux (v. 581 : « sans péché »).

La confrontation entre Orgon et Dorine montre la virtuosité avec laquelle Molière a su construire une situation de communication à trois personnages originale et complexe, faisant varier la position des deux interlocuteurs autour de Mariane. Cette scène constitue ainsi un des moments les plus comiques de la pièce : Orgon et Dorine forment un duo que l'on pourrait presque qualifier de complice, tant le plaisir du jeu est sensible dans l'écriture du dialogue. Mais celui-ci est également fermement ancré dans l'intrigue de la pièce, dont il met en lumière certains des enjeux les plus graves : l'aveuglement d'Orgon et l'hypocrisie de Tartuffe s'y font pleinement voir, et la scène exacerbe l'effet d'attente et le mystère qui se créent autour du faux dévot qui n'a toujours pas paru aux yeux des spectateurs